

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 41

Artikel: Torchebugne
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197775>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

D'un autre côté, M. de Boismilon, le précepteur du feu duc d'Orléans, et le Dr Chenal, arrivés à Lausanne à la même date, descendirent chez M. Amédée de la Harpe.

Le 9 octobre, l'ex-reine Amélie, accompagnée de son fils, le prince de Joinville, de la comtesse de Mollien, du comte de Chabannes et du Dr Guénau, descendit de même avec sa suite chez M. de la Harpe.

Pendant son court séjour à Lausanne (dix jours), la reine Amélie assista régulièrement à un service divin célébré à l'église catholique, où un banc spécial, tendu de draperies, et un prie-Dieu avaient été installés pour elle sous la chaire. Elle visita en outre le château, la cathédrale, nos musées, l'Asile des aveugles. Au Bazar vaudois, elle fit l'emplette de divers objets en bois sculpté, comme souvenir de notre industrie nationale.

La duchesse d'Orléans quitta Lausanne le 21 octobre. Le Dr Pellis l'accompagna jusqu'à Bâle. Avant son départ, elle avait remis à M. Duplan-Veillon, juge de paix, une somme de 200 francs destinés à soulager quelques souffrants.

Fille du grand-duc de Mecklembourg-Schwerin, elle professait la religion luthérienne, et pendant son séjour chez M. de la Harpe, le culte de famille était régulièrement fait par ce dernier. L. M.

La Saint-Denis.

La Saint-Denis! Pour un habitant de la plaine ou du vignoble, la Saint-Denis, c'est un jour comme un autre. A peine sait-il que la Saint-Denis c'est le 9 octobre. Pour un montagnard, la Saint-Denis c'est un grand jour, c'est un beau jour, un de ces jours heureux — trop rares, hélas — qui, pareils à des clous de diamant, étoilent la surface monotone du calendrier.

La Saint-Denis, c'est le jour de la descente et de la remise des vaches à leurs propriétaires.

Demandez donc au *boubou* ce qu'il en pense, et vous verrez ses yeux briller et son front s'éclaircir: Ah! la Saint-Denis.

Sans doute, au printemps, à la *montée*, on était tout heureux de retrouver sa belle montagne, le chalet, les sapins, les rochers familiers. Pendant tout l'été, on a vécu d'une vie libre et indépendante, sans souci de ce qui se passait dans la vallée. Ah! les belles journées passées à courir les sommets, à la recherche de ses vaches; les belles soirées autour du foyer, et comme on prenait en pitié les gens du *bas*, obligés de travailler d'un labeur assujettissant, astreints à mille obligations sociales, telles que mettre des bas et des souliers pour aller à l'école...

Mais, maintenant, la montagne n'est plus si belle. On a abandonné les hauts pâturages, et cependant l'herbe est dure et rare, la bise souffle aigre et piquante. Plusieurs fois déjà, le brouillard est monté, enfermant comme dans un lourd et froid cerceuil toute la nature. Deux fois déjà, la neige est descendue, couvrant le pâturage, et pendant deux grands jours, les armaillis, serrés frileusement autour du foyer, ont entendu au fond de l'étable les vaches qui bramaient la faim.

Les ramiers sont partis; il n'y a plus d'*am-broches* dans les bois, plus de *rosages* sur les cimes. Les vaches se rapprochent chaque soir de l'étable; les moutons eux-mêmes, qui, durant tout l'été, sont restés au haut de la montagne, sont arrivés un beau matin, frissonnant sous leur lourde toison chargée de rosée.

Le pauvre *boubou* ne *huche* plus à tous les échos, en allant ramasser. Les mains dans les poches, la *crossette* sous le bras, il frissonne sous la pluie, malgré le *carrick* ou la peau de chèvre qui le préserve mal. De loin, il regarde un coin du village dont on aperçoit les fumées. Là-bas, c'est la maison paternelle; on y trouve *bon souper*, *bon gîte*! Quel soupir sort de sa poitrine: Ah! la Saint-Denis!!

Enfin, la voici! Depuis deux ou trois jours,

une activité fiévreuse règne dans le chalet. On a tout nettoyé. La grande chaudière est luisante comme la figure d'une belle fille, le dimanche matin; les *bagnolets* et les *dièztes* de bois blanc reluisent sous le triste soleil d'octobre.

Les vaches elles-mêmes ont fait toilette. Les cloches, silencieuses sur les *solais* depuis le dernier *remuage*, ont fait leur apparition. Les voilà toutes: *senailles*, *tapes* et *tapettes*.

Et les armaillis! Depuis le fruitier, jusqu'au *dzigno* et au *boubou*, tous sont superbes, avec leur *bredzon* de *grisette*, leur belle *galotte*, perchée sur le crâne, et leur *crossette* de genévrier.

Le troupeau dévale lestement du pâturage. Les vaches sont impatientes de retrouver l'herbe drue et de passer à l'étable chaude du village. Elles partent d'un bon pas, et si le vacher qui marche en tête crie de sa plus belle voix: « Oh, oh, tai, tai... », c'est bien plutôt pour annoncer son arrivée que pour appeler ses vaches.

Le *boubou* est bien plus affairé. Il vient derrière, lui, et il doit s'inquiéter de toutes celles qui ne suivent pas le droit chemin. Qu'un *clédar* se trouve ouvert à droite ou à gauche, et il y en aura bien une pour aller faire un tour dans le pré de Jean-Louis ou d'Abram.

Mais voici les premières maisons du village. Les bonnes femmes sont accourues derrière la haie de leurs jardins et, les mains sous leur tablier, regardent passer le troupeau.

C'est alors qu'on est fier! Voici le jour qui paie de bien des peines, et l'on se redresse, et l'on tâche d'être *brave* et d'avoir bonne façon. Il faut que les gens disent:

— Tout de même! à eux le pompon!

Regardez donc le beau Louis qui marche en tête, avec son *loi* plein de sel. Il a l'air de ne s'inquiéter que de son troupeau. La belle malice! Voyez-le rajuster d'un coup de pouce le bourrelet bien blanc qui dépasse les manches courtes de son *bredzon* et repousser en arrière d'un air crâne sa *galotte* brodée.

— Adieu, Marie!

— Adieu, Louis, te va-t-il toujours bien?

— Oui, et toi aussi, à voir. Me faut aller. A la revoyance.

Le voilà content, le beau Louis. Il sait qu'on le suit des yeux et qu'on admire ses bras bruns par l'air et sa démarche aisée.

Et le *boubou*! rouge de plaisir et de chaleur, il se dresse, criant de toutes ses forces. C'est en vain que ses petits camarades l'interpellent à gauche et à droite. Il ne veut rien voir et rien entendre; il est plus fier qu'un coq sur un fumier et malheur à celui qui lui passerait le doigt sous le nez. Cependant, il ne peut s'empêcher de faire une grimace en passant devant la maison d'école. Il faut bien tirer sa *galotte* à monsieur le régent, debout sur le seuil; monsieur le régent n'est pas de ceux qu'on fait semblant de ne pas voir, mais c'est dur quand même de se dire qu'il va falloir y revenir, à cette école...

Bah! on n'a pas le temps de réfléchir longtemps à cela. Le troupeau est arrivé dans le pré, et, les unes après les autres, les vaches vont partir sous la conduite de leurs propriétaires.

Pauvre *boubou*. Pendant cinq grands mois, elles ont été ses meilleurs amis; elles le connaissent toutes, et viennent à son appel. Au moment de les quitter, il les caresse une dernière fois, entoure de ses bras le col de chacune et donne une dernière tape d'amitié sur chaque mufle.

Voici la *Balise*, une *pesante* vache, tant douce et tant gentille, qui le suivait comme un agneau.

Voici le *Miroir* et le *Tacon*, qui s'en allaient

toujours dans les *pierriers* et qui l'ont si souvent fait gronder.

C'est égal, de bonnes bêtes. Voici le *Pinson*, la préférée, qui fourre encore sa grosse langue dans la poche de son petit ami, pour y chercher un grain de sel oublié.

Et toutes, isolées, ou par groupes, elles partent. On les suit du regard, on les voit se disperser peu à peu dans les petits sentiers.

Mais la Saint-Denis n'est pas finie. Il y a encore le souper qui réunit à la même table les *amodieurs* et les *armaillis*. On va manger consciencieusement. Dame! quand pendant tout l'été on n'a vécu que de pain, de fromage et de *séré*, on peut bien trouver du plaisir au jambon et au rôti de madame l'hôtesse, et après le petit-lait, un verre de bon vin ne fera pas de mal.

Peut-être bien qu'au matin, quand on aura bu, mangé et chanté toute la nuit, on ne sera plus très ferme sur ses jambes; après cinq mois d'abstinence, le vin fait plus d'effet, mais à un souper de Saint-Denis c'est permis, et personne n'y saurait voir du mal.

Le *boubou*, lui, est parti de bonne heure, et maintenant il reprend tout joyeux le chemin de la maison paternelle. On a veillé pour l'attendre et tous sont là: le père et la mère et les frères, même la petite sœur qui veut l'embrasser avant d'aller se coucher.

Et quand il arrive, on lui fait fête, on l'entoure. Lui, triomphant, verse sur la table les écus de son salaire. Le maître a été content; il lui a donné une *pièce* en sus du prix convenu et un *seret* qu'il pourra aller chercher, et il lui a dit:

« A l'an que vint, mon *boubou*. »

Et le syndic lui a dit qu'il lui donnerait une livre de beurre quand il aurait le *fromage*, puisqu'il n'a pas laissé *dérocher* le *Pinson*; et David au Juge lui a aussi donné deux francs.

Et quand enfin il faut aller se coucher, il résume en deux mots ses impressions.

— Tout de même, pour une belle Saint-Denis, c'en est une *tré* toute belle.

PIERRE D'ANTAN.

Le Séchey.

Le groupe de maisons qui forment aujourd'hui le hameau du Séchey, n'a pas toujours été désigné sous ce nom. Voici comment un plaisant Combiour nous explique le fait, d'après une ancienne tradition:

Les habitants de l'endroit avaient mis paître leur bétail, vaches, chèvres et moutons, dans un pâturage commun. Cette année-là, le commencement de septembre avait été exceptionnellement froid et le bétail en souffrit assez gravement. Une pauvre chèvre, entre autres, fut, un beau matin, trouvée à demi morte, tant elle avait été cruellement exposée à la rude température de la nuit précédente. On eut profondément pitié de la pauvre bête, toute grelottante, et quelqu'un proposa de la mettre dans le four du hameau pour la *sécher* et la réchauffer, ce qui fut fait.

Mais, au bout de quelques instants, l'animal suffoquant, à moitié cuit dans cette atmosphère brûlante, et près de succomber, tirait une langue énorme.

Alors un des assistants s'écria en patois: *Oh! le vâ bin allâ, vouaïquie que le coumeincé dza à riré*. (Oh! elle veut bien aller, la voilà qui commence déjà à rire.)

Dès lors, le hameau où l'on avait *séché* la chèvre ne fut plus connu que sous le surnom de *Séchey*.

Torchebugne.

Ai-vo cognu Torchebugne, qu'on l'ait desai dînse pace que l'avai adé son tsapé ein man

po lo panà avoué sa mandze dè roulière, tot coumeint quand on vao lustrà lè pà à n'on tsapè dè noce?

N'est pas à deré que Torchebugne portavé on tube, coumeint lè Conseillers d'Etat; bin à contréro, n'ein avai pi jamé met ion et n'avai adé què dâi vilho couans dè tsapés que lè dzeins là baillivant.

C'étai on pourro coo que ne s'étai jamé marià, que viquessai coumeint poivè ein alleint ein dzornà decé delé sein rein demandà à la coumounà, coumeint yein à tant que font. Prâo bon ovrâi quand l'étai à l'ovradzo, lè dzeins lo demandâvont onco soveint, kâ l'ein avont pedi et l'âi baillivont mêmameint dâi vilho z'haillons et dâi croulès solâ que l'étai conteint dè mettrè. Coumeint lo gaillâ n'avai min dè lodzêmeint, on lo laissivè allâ cutsi su la tète aobin à l'étrabillio.

Quand on l'âi baillivè dè cliâo restès, sai 'na vilha veste, sai dâi tsaussès on bocon uze, lè z'einfelavè tot quot, sein pi fèrè dâi pincés à mandzes se l'ètiot trâo grantès et sein pi copâ on bocon per avau ài canons se lè tsaussès passâvont su lè solâ. « Cein allavè bin dinse, » se desâi.

Coumeint vo peinsâ bin, on est adé mau astiquâ quand faut mettrè dinse dâi z'haillons que lo cosandâi a prâi mèsoure su on outro et l'est po cein que Torchebugne étai adé mau affubliâ et tot dépatolliu; mâ, que volliâi-vo, y'a dâi lulus que, pe sont dèfrepenâ et mè sè trâovont galés. Et portant, se l'avai volliu on bocon s'espargni et sè mettrè dè côté oquiè, l'arâi pu sè revoudrè asse bin què lo conseiller; mâ quand on amè trâo quartettâ, coumeint fasâi noutron coo, allâ-l'âi.

Don, quand l'avai affanâ cauquies dzornâ, l'allavè nettéyi la mounia pè lo carbare, mâ, cein étai vito racliâ et, quand l'avai bu on part dè demi-litres, l'avai on mor d'einfai et desâi adé dâi rizardès à sè mailli lè coûtès.

Cauquies dzo après lo bounan, que l'avai fé 'na cramenâ dào tonaire et que y'avai mimameint lè tsandaillès à la goletta dào borné, Torchebugne sè trovavè pè la pinta avoué on part d'autro.

— Yo as-tou cutsi hier à né? se l'âi fe l'assesseu que bévessai quartetta à on outra trabilliâ.

— Mé su cutsi su lo banc dè pierre dévant la maison à syndico; mè su garâ dè la bise avoué on crebillo et mè su couvai avoué on n'etsila! l'âi repond l'autro.

On outro iadzo, 'na vilha véva, que demâorâvè défrou dào veladzo, étai venia lo demandâ à la dzornâ po l'âi sècâorè sè tsatagnès, kâ lo lulu étai on tot bon, et vo sèdès que n'est pas tant ézi dè grimpâ pè su lè tsatagni avoué 'na gaula ein man; s'on n'a pas dâi bounès grèpès po sè teni ferme avoué lè pi, on pào fèrè 'na lequariè, la tita vo virè et vo z'itès astout avau; mâ lo gaillâ tracivè pè su cliâo z'abro coumeint on osé et l'est por cein que tsacon lo demandavè po fèrè cé ovradzo.

— Noutrè tsatagni sont dza vilho et rudo molézi à sècâorè, l'âi dese la véva, itès-vo bon po allâ pè su lè bessès?

— Oh! n'aussi pas poaire, l'âi repond l'autro, su névâo dâi pequa-bou, cousin dâi verdzasses et frare des pia-verts!

Tandi lo mài d'ouè dè l'an passâ, que fasâi dâi raveu. Coumeint y'a cauquies dzo que lè bornès vegnivant à gottâ, que lè salardès, la secoria et lè rames dâi truffès frecassivant pè lè courtis, noutron gaillâ passavè dévant tsi lo syndico.

— Est-te que te cheint cliâo canfariâs? l'âi fe lo syndico qu'étai chetâ su son banc.

— Binsu que lè cheinto, l'âi dese Torchebugne; mâ ne m'ein plîfèigno pas, y'ein à bin

d'autro que sont à pllièindrè pè lo teimps ravoreint que fa ora

— Adon quoui plleins-tou mé què no?

— Ye pllièigno lè coitrons et lè couquelhiès à bibornès, repond l'autro, kâ l'est cliâo pourè bitès que dussont sè cratchi su lè mans po grimpâ amont lè béclirès dè favioulès! **

Récitals Scheler. — Nous avons assisté avec empressement au premier récital de M. Scheler. Le professeur avait attiré une salle superbe qui a accueilli chaque morceau par de vifs applaudissements. Depuis nombre d'années nous avons suivi assidument toutes les séances de ce genre données à Lausanne, mais aucun diseur ne nous a fait autant de plaisir que M. Scheler. Avec un naturel admirable, il donne à tout ce qu'il interprète une vie étonnante; beaucoup de cœur dans les morceaux d'un caractère touchant; beaucoup d'humour et de brio dans la partie gaie de son programme. M. Scheler sait piquer vivement l'attention et l'heure coule sans qu'on s'en aperçoive. Sa séance de mardi est un vrai succès, et nous ne saurions trop recommander les suivantes à nos lecteurs, qui y passeront — nous pouvons le leur promettre — de bien agréables instants. La prochaine, dont le programme est charmant, aura lieu mardi 17 octobre, à 5 heures.

A propos de Lamartine, auquel une statue vient d'être érigée à Belley, la chronique amusante dit que le poète est, de tous les écrivains, celui qui a distribué le plus de cheveux.

Lamartine avait un grand nombre d'admiratrices et c'est par centaines que les demandes « d'une mèche de cheveux » arrivaient quotidiennement.

A satisfaisait toutes ses enthousiastes correspondantes, Lamartine eût-il possédé la chevelure de Samson, n'aurait pas suffi. Aussi s'était-il entendu avec son coiffeur. Ce dernier, moyennant une petite rétribution, mettait soigneusement de côté, après ses coupes journalières, tous les cheveux de ses clients qui se rapprochaient de nature et de couleur de ceux du poète.

Ensorte que beaucoup de personnes qui, pieusement, conservent une mèche du « chantre d'Elvire », n'ont en réalité que des cheveux d'honnêtes bourgeois. Mais c'est surtout en questions sentimentales que la foi sauve.

THÉÂTRE. — La représentation de *l'Etranger* a été donnée jeudi soir par notre nouvelle troupe dramatique, à la satisfaction de tous. Nous avons rarement vu une soirée de début saluée par des applaudissements aussi fréquents et aussi spontanés. C'est assez dire que nous avons affaire à des artistes d'une réelle valeur, et nous félicitons le Comité de son choix.

Mme Vallée, jeune première, a tenu le rôle de *Catherine de Septmonats* avec une distinction et une grâce parfaites; elle s'y est donnée tout entière, avec beaucoup d'âme et s'élevant parfois jusqu'au tragique; aussi a-t-elle été rappelée avec enthousiasme. Certes, elle le méritait bien.

Mme Person, grand premier rôle, nous a beaucoup plu par son jeu décidé et la vie qu'elle apporte sur la scène. Nous aurions désiré cependant, en quelques endroits, un ton un peu moins cavalier, un peu plus de douceur. Mais ceci n'est rien; elle nous fera grand plaisir, nous en sommes persuadés.

Mme Moreau-Sainti, première duègne, a réjoui la salle par le naturel remarquable de son jeu. Elle souligne certains passages avec une grande finesse, un comique achevé. Ses succès sont assurés.

Nous n'avons que des félicitations à donner à MM. Darcourt, Aubert, Boule, Randal et St-Germain; ils se sont acquittés de leur tâche avec un talent qui nous promet beaucoup pour cet hiver. Les vigoureux applaudissements qu'ils ont soulevés tour à tour leur sont une preuve suffisante de sympathie et d'encouragement.

Chose à noter, tous les acteurs savaient parfaitement leur rôle et tous ont une excellente diction.

Terminons en exprimant le vœu que, pour les

prochaines représentations, la scène soit un peu plus éclairée.

Demain, dimanche: **Patrie**, de V. Sardou, grand drame historique en 5 actes. — Prix du dimanche.

Livraison d'octobre de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE: Aux Philippines, par Emond Planchut. — La musique dramatique en Russie, par Michel Delines. — Le phare s'éteignit trois fois. Nouvelle, par Isabelle Kaiser. — Le sionisme et les colonies juives en Palestine, par Ilia Grünberg. — Les sanctuaires d'Asklépios et les guérisons miraculeuses en Grèce, par Paul Vallette. — John Knox, le réformateur écossais, et Genève, par F.-F. Roget. — La France et le procès Dreyfus, par Ed. Tallichet. — Parole tenue. Nouvelle, de Jacob Frey. — Chroniques parisiennes, italiennes, anglaises, suisses, scientifiques, politiques. — Bureau, place de la Louve, 1, Lausanne (Suisse).

Au dernier moment, on nous communique le programme du **Cours d'architecture** que se propose de donner M. **Adolphe Burnat**, architecte, à Vevey. Ce cours, qu'illustreront des projections lumineuses, comprendra l'histoire de l'architecture chez tous les peuples, des temps antiques à nos jours. Il sera donné en douze leçons qui auront lieu les vendredis et lundis, de 5 à 6 heures, au *Musée industriel*, à partir du 20 octobre. — Le prix du cours complet est de 20 fr.; une leçon 2 fr. Les cartes sont en vente chez M. *Tartin*, libraire.

Boutades.

— Maman, demande une petite fille, quelle différence y a-t-il entre un vélocepede et une bicyclette?

— Je n'en connais pas, mon enfant; c'est une même machine qui porte deux noms.

L'enfant réfléchit un instant:

— Mais, maman, le vélocepede, c'est peut-être le mâle et la bicyclette, la femelle!..

Il y a réception chez la comtesse Boireau. Le salon est plein de monde. Lili entre en courant et crie:

— Maman, le coiffeur apporte la teinture pour les cheveux!

La comtesse sans se troubler:

— Bien, ma chérie, va le dire à ton papa.

Au restaurant:

— Comment, garçon, un lapin dix francs?

— Mais, monsieur, il a été sauté!

— Pas sur la note, toujours!

Entre gamins.

— Hé! dis, Louis, veux-tu me vendre un de tes lapins?

— Si tu veux.

— Combien?

— Trois francs.

— Eh bien, c'est en règle; va le chercher...

Mais tu sais, je veux marchander un moment, parce que ma mère m'a dit en m'envoyant:

« Ecoute, Jean, ne va pas donner à Louis tout de suite ce qu'il te demandera; marchande un peu avant de payer. »

L. MONNET.

Le docteur DUCHESNE, de Paris, écrit: « Décidément, les **Pilules hémato-gènes** du docteur **Vindévozel** sont pour moi le médicament par excellence dans toutes les convalescences. Lors d'une épidémie d'influenza je me suis toujours parfaitement trouvé de les avoir employées: les résultats escomptés ont toujours été rapides et m'ont donné complète satisfaction. »

125 pilules à fr. 4.50. — Dépôt dans toute pharmacie.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, RUE PÉPINET, 3

AGENDAS DE BUREAUX
POUR 1900

Lausanne. — Imprimerie Guillaud-Hovard